

5^e Année - N° 178.

Le numéro : 30 centimes

14 Mars 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

bonnement pour la France. 15 Frs.

W.M. Daniels
MINISTRE DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INEDIT, PAR GEORGES LE FAURE

SEIZIÈME ÉPISODE : LE DERNIER CRIME DE PANCHO LOPEZ

XXXIV

LE TRAIN DE MUNITIONS

A la gare de Lonarès, le calme régnait : la grève, qui avait si brusquement éclaté la veille, faisait des loisirs au chef ainsi qu'à ses hommes d'équipe.

Brusquement, une dépêche survint, prévenant qu'un train, laissé en panne à quelques kilomètres de là, venait d'être remis en marche par des individus soupçonnés de faire partie des bandes d'Avilar.

Les autorités avaient toute raison de supposer que ce train devait transporter du matériel de guerre et, dans ces conditions, ordre était donné d'employer tous les moyens possibles pour l'arrêter, même en le faisant sauter.

En un clin d'œil, les dispositifs du chef furent pris : des caisses de dynamite furent chargées sur des chevaux et un groupe d'employés, sautant en selle, partit à toute allure sans se douter que dans leur randonnée ils avaient été repérés par une automobile filant en vitesse à travers la campagne.

Dans cette auto se trouvaient Pancho et quelques-uns de sa bande courant rejoindre un point de la voie où il leur fut possible d'arrêter le train de munitions pour en prendre la direction.

Mais, du haut du wagon sur lequel ils avaient trouvé place, Suzy et son compagnon ne tardèrent pas à s'empêcher, d'autant plus que l'œil aigu de l'ancien légionnaire avait reconnu, à sa forme, que cette voiture n'était pas celle en usage dans l'armée américaine.

— Ça sent le boche à plein nez ! déclara-t-il à la jeune fille, cette carcasse-là ! Et mon avis est qu'à la prochaine occasion nous abandonnons notre sleeping...

Il plaisantait, le brave boy, sentant l'impérieuse nécessité de remettre le moral de Suzy...

Cependant, le train, par suite du mauvais état de la voie, ralentissait progressivement son allure.

— Tenons-nous prêts, commanda l'Arbi tout à coup en aidant sa compagne à quitter la plate-forme pour gagner le marchepied.

Maintenant l'auto courait parallèlement à la voie, forçant de vitesse pour rejoindre le train...

Soudain, l'ancien légionnaire vit la voiture s'arrêter, un groupe de gens en sauter et s'éloigner en courant, laissant l'auto sous la garde de l'un d'entre eux.

— Ah ! les braves gens ! ne put-il s'empêcher de s'exclamer, ils ne veulent pas que nous nous trouvions dans l'embarras !...

Tout de suite, dans son esprit avisé, un plan venait de se former qui lui donnait de l'assurance pour la ligne de conduite à suivre.

Bondissant sur la voie, suivi de Suzy, il déglingola le talus ; après quoi, ils se mirent à courir dans la direction où la voiture stationnait, attendant le retour du chef.

En un clin d'œil l'affaire fut bâclée. Sous la menace du revolver de l'ancien légionnaire, l'homme fit « kamarade » et, la fugitive ayant pris place dans la voiture, celle-ci démarra en vitesse, avec l'Arbi au volant...

Soudain une détonation formidable se faisant entendre derrière eux, ils se retournèrent et aperçurent une gerbe de flammes qui s'élevait dans le ciel à une hauteur prodigieuse.

— Ma parole ! déclara l'Arbi, c'est le train qui vient de sauter !...

Et il frissonna, songeant à ce qui serait advenu de miss Captain et de lui s'ils n'avaient abandonné au bon moment la plate-forme de leur wagon...

A peine avait-il remis la voiture en marche que, tout à coup, sur leur gauche, une vive fusillade éclata, suivie bientôt de la fuite éperdue de cavaliers que d'autres poursuivaient en tirant.

C'étaient Pancho et ses hommes qui, enragés de la destruction du train, chargeaient les agents de la compagnie ; mais, ayant reconnu dans cette auto qui filait leur voiture, ils s'en furent au galop prendre position en travers de la route pour occuper la retraite aux voleurs.

— Miss Captain, interrogea l'Arbi à la vue de

Voir les nos 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176 et 177 du Pays de France.

ce groupe hostile, passons-nous ou nous rendons-nous ?...

— Nous passons, old fellow, répondit-elle vibrante... Nous passons... et vive l'Union !...

— Vive la France ! hurla en écho l'ancien légionnaire.

Courbé sur le volant, il se lança en une vertigineuse allure, contrignant ses adversaires à lui livrer passage ou à se faire faucher par la voiture.

Et ils passèrent comme un éclair au milieu des cavaliers qui n'eurent d'autre ressource que d'exécuter un feu d'enfer contre la voiture envolée en un tourbillon.

Mais Pancho avait pu les reconnaître et un juron farouche avait jailli de ses lèvres.

Bondissant en selle, il commanda :

— En avant !... en avant !...

Comme un fou il s'élança, entraînant à sa suite toute la troupe hurlante ; à voir les fugitifs dans cette région, tout de suite il avait deviné que c'était évidemment à la Gran Sonora qu'ils se proposaient de se réfugier.

C'était bien là, en effet, que l'Arbi se rendait, espérant y trouver quelque indication sur la situation du corps expéditionnaire.

Mais, à quelque distance de l'hacienda, soudain son oreille perçut un bruit de galopade à la signification de laquelle il ne pouvait se rappeler.

Ceux qui les poursuivaient étaient sur leurs traces.

En un clin d'œil il décida de gagner à pied !

Tandis que Moralès s'éloignait, l'Arbi murmura à l'oreille du lieutenant :

— Vous avez confiance dans ce vieux coquin ?...

— J'ai causé avec lui. La mort de son fils l'a transformé ! Il n'y a plus en lui qu'un père qui ne peut pardonner à ceux dont les mauvais conseils ont causé la mort de son enfant.

Il ajouta :

— Je ne sais, en effet, qui l'a si mal renseigné sur la manière dont est mort ce jeune gredin ; mais il croit qu'il a été abattu au ranch di Cristo, au cours d'une discussion avec Pancho Lopez et je me suis bien gardé de le dissuader...

Cependant, Moralès, conformément à ses instructions, affirmait à Pancho qu'il n'avait vu aucun de ceux dont lui parlait son interlocuteur.

— Garde-toi de mentir, vieillard, déclara tout à coup le coquin d'une voix menaçante en frappant de significative façon sur son revolver.

— Depuis la mort de mon fils, la vie m'importe peu...

Alors Pancho tourna les talons, grommelant :

— C'est donc que les rapports de mes agents sont erronés.

Et, remontant à cheval, il sembla partir sans esprit de retour.

Seulement il n'allait pas loin et, au moment même où Moralès ayant rejoint Rutledge lui assurait la réussite de sa ruse, Pancho, qui avait fait le tour de l'habitation, mettait pied à terre ainsi que ses hommes.

Rapidement il leur donna ses instructions et ils partirent aussitôt pour prendre position, tandis que l'un d'eux se glissait jusqu'à une fenêtre, avec mission de surveiller ce qui se passait à l'intérieur.

— Eh ! gronda tout à coup Rutledge en apercevant à travers les barreaux cette face sinistre, voilà comme ces gredins ont tourné les talons !

En quelques mots il donna ses instructions à l'Arbi et se glissa dehors.

Comme il s'avancait, se revolva en main, à quelques mètres de l'habitation, un coup de feu éclata : c'était Pancho qui, embusqué derrière une barrique abandonnée au milieu du patio, venait de tirer.

Le lieutenant savait maintenant ce qu'il voulait savoir et tenta pour s'assurer de l'exécution de ses ordres.

A l'intérieur, les pièces mises en état de défense à l'aide de barricades improvisées, l'Arbi, activement secondé par Moralès et par Suzy, ripostait avec entrain à la fusillade des assaillants.

— Hardi, là !... tout le monde, s'écria le jeune officier, que le feu ne s'arrête pas un instant, et nous viendrons à bout de ces coquins.

Un gémissement suivit de près ces paroles : José Moralès, grièvement blessé, chancelait...

En hâte, avec l'aide de l'Arbi, on le mena jusqu'à un lit sur lequel il s'emeura étendu, soigné par Suzy, tandis que la fusillade continuait à faire rage.

Rutledge, cependant, s'était glissé à nouveau hors de l'habitation ; il était, en effet, évident qu'il lui serait impossible de tenir, à moins que, privés de leur chef, les hommes de Pancho ne renoncassent à leur entreprise.

En tentant son adversaire, il voulait l'inciter à commettre une imprudence qui le lui livrerait et, revolver au poing, il s'avança comme s'il eût ignoré où se tenait embusqué Pancho que son œil subtil avait découvert depuis longtemps.

Un coup de feu éclata et une balle vint atteindre l'officier à l'avant bras droit. D'emblée sa souffrance, il eut la présence d'esprit de se laisser tomber à terre, comme s'il eût été tué.

Un cri de triomphe aux lèvres, Pancho s'élança ; enfin, c'en était donc fini avec ce damné Yankee.

Mais, comme il arrivait près de son ennemi, celui-ci bondissait soudain et l'empoignait à bras-le-corps.

Mais sa blessure plaçait Rutledge en état d'inériorité. La souffrance que lui causait son bras l'avait contraint à desserrer l'étreinte qui le nouait à Pancho et celui-ci s'était relevé, victorieux d'abord, croyant-il, quand, atteint par une balle en pleine poitrine, il chancela, puis, tournant sur lui-même, s'abattit.

(Voir la suite page 15).



Gran Sonora par des sentiers étroits où les chevaux ne sauraient les suivre.

Vivement donc, abandonnant la voiture, ils se dirigèrent, sa compagne et lui, vers les toits que, non loin, ils apercevaient.

— Quelle misère, grommelait il entre ses dents, d'être contraint de fuir devant ce Boche de malheur !... Ah ! si ceux de la Légion me voyaient, sûr qu'ils ne seraient pas fiers !...

Et il ajoutait :

— Tout cela, évidemment, se paiera un jour ou l'autre ; mais, en attendant, on s'trotte !...

A côté de lui, Suzy courait, l'esprit tendu vers une seule idée, l'âme tordue par une unique angoisse : allait-elle trouver là des nouvelles de celui qui était toute sa vie et duquel, depuis si longtemps, elle était séparée !...

Quelle joie, lorsqu'elle se trouva dans les bras du lieutenant Rutledge, au seuil du patio.

XXXV LA MORT DU BOCHE

Ils n'eurent guère, malheureusement, le loisir de se congratuler sur cette providentiellement réunie : des cavaliers mexicains étaient signalés à peu de distance et il n'y avait pas de temps à perdre si l'on voulait leur faire l'accueil qui leur était dû. Tout de suite, le lieutenant arrêta un plan.

Tandis que José Moralès s'en irait au dehors recevoir Pancho, Rutledge, l'Arbi et quelques serviteurs improviseraient la défense.

— Seulement, recommanda Rutledge au vieillard, jouez assez bien la comédie pour nous faire gagner du temps.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 28 Février au 7 Mars



Y a eu de nombreux engagements sur toute l'étendue du front occidental, en ces premiers jours de mars. Les troupes britanniques ont, dans plusieurs secteurs, exécuté des raids intéressants. Le 28, au sud de la forêt d'Houthulst, nos alliés purent pénétrer jusqu'à la profondeur de 1.200 mètres dans les lignes ennemis ; au nord de la Scarpe, dans la région de Gonnelieu, les Anglais ont également forcé des tranchées allemandes. En ce dernier endroit, les pertes des Boches ont été particulièrement importantes, et ces trois opérations ont rapporté à nos amis un nombre appréciable de prisonniers. Un succès analogue a récompensé, le lendemain 1^{er} mars, les troupes britanniques de leur initiative dans la région au nord de la voie Ypres-Staden. Le 2, il y eut dans tous les secteurs une vive agitation. Au nord de Neuve-Chapelle les Portugais étaient attaqués, après bombardement, sur un front de 3.000 mètres, avec des effectifs importants. Les assaillants réussirent d'abord à pénétrer dans la première ligne de tranchées où ils firent quelques prisonniers ; mais ils ne tardèrent pas à être chassés, laissant beaucoup des leurs sur le terrain. Ce jour-là, les Allemands étaient en verve d'attaques : ils essayèrent sur plusieurs autres points des coups de main : vers Saint-Quentin, ils arrivèrent jusqu'aux lignes britanniques. Partout ailleurs ils furent battus. Les troupes du Norfolk assaillirent leurs tranchées à Arleux-en-Gohelle, leur tuèrent du monde et leur enlevèrent des prisonniers. Au sud-est d'Armentières, le 3, nos amis réussirent un nouveau coup de main ; et ils repoussent diverses tentatives, notamment dans la région de Pontruet, où ils signalent les pertes importantes infligées à l'ennemi.

C'est encore une journée bien remplie que le 4 ; les Anglais font différentes incursions dans les lignes allemandes et ils ont à repousser trois coups de main contre les leurs ; ces derniers se placent autour de Saint-Quentin en deux endroits, et vers Lens. Les endroits où nos alliés ont réussi leurs raids sont Warneton où l'affaire est très vive : ils détruisent des abris, tuent une cinquantaine de Boches et capturent onze prisonniers et une mitrailleuse ; les régions de Gapaard et Hollebeke, le nord de Passchendaele ; partout ils font des prisonniers et ils prennent une mitrailleuse de plus. Dans d'autres endroits les Anglais vont jusqu'aux tranchées pour y faire des prisonniers, mais ils les trouvent vides. Ce jour et la veille ont été marqués, de plus, par de nombreuses rencontres entre patrouilles. Le 5 n'est pas plus calme : les Australiens font un nouveau coup de main vers Warneton : ils y gagnent un certain nombre de prisonniers et deux mitrailleuses. On signale en outre l'échec de l'attaque d'un poste par les Allemands dans la même région, et divers petits engagements sans résultat. Enfin, le 6, quelques opérations à l'est de Bullecourt, au nord de la Scarpe et vers Lens, permettent aux Anglais de faire de nouveaux prisonniers et de prendre trois mitrailleuses à l'ennemi.

Les communiqués du front français du 28 février au 7 mars présentent un vif intérêt. On y voit grandir l'activité dont le réveil a été remarqué il y a quelques semaines : les actions deviennent plus fréquentes et plus nourries. Comme il est toujours question de la grande offensive, on peut se demander si les attaques, encore modestes, qui se produisent là et là, avec plus d'insistance que naguère, n'en sont pas le prélude. Le 1^{er} mars, à l'est de Chavignon, les Allemands lancent, après un vif bombardement, deux colonnes à l'attaque de nos lignes. Un violent corps à corps en résulte : enfin l'ennemi est refoulé après avoir fait de grosses pertes. En même temps, d'autres tentatives étaient exécutées contre nous au sud-est de Corbeny. A la Butte du Mesnil, l'ennemi attaque à plusieurs reprises avec un véritable acharnement : après diverses alternatives et au prix de grandes pertes, il réussit à prendre pied dans une partie des positions dont nous l'avions chassé le 13. Des troupes américaines se trouvaient en ligne en deux des endroits attaqués et partout elles ont maintenu leurs positions intactes, tout en infligeant des pertes à l'ennemi et en lui faisant des prisonniers. C'était pour nos nouveaux alliés le baptême du feu et ils l'ont brillamment subi. Le 2 voit se livrer des combats d'une certaine importance dans le secteur à l'ouest de Reims. D'abord, des forces allemandes, ayant tenté de déboucher sur le saillant de Neufchâtel, sont désorganisées par nos feux, et nos hommes ont vite raison de l'attaque ; puis de forts détachements se jettent sur nos lignes en face de la Pompelle : la défense n'est pas moins énergique que l'agression ;

repoussé, l'ennemi revient à la charge avec de plus grandes forces ; la lutte dure toute la journée : les Boches prennent pied dans un petit ouvrage à l'ouest du fort, mais ils sont chassés de là quelques heures plus tard, de sorte que notre ligne reste intacte. Le fort de la Pompelle, dont il ne reste presque rien, s'élevait sur un petit renflement de terrain qui commande les routes et voies ferrées et fluviales par lesquelles Reims communique avec Châlons et Verdun. Il fait partie de la défense du camp retranché de Reims et d'une chaîne d'ouvrages longue de 53 kilomètres, laquelle devait barrer la route de Paris à une invasion par le nord ; mais son utilité militaire est devenue secondaire par suite des méthodes actuelles de guerre. Cependant sa position, à 6 kilomètres de Reims, est encore importante et, en cherchant à l'enlever, les Allemands avaient évidemment pour but d'isoler la ville de nos lignes de la région des Monts. Dans cette région, d'ailleurs, ils agissaient en même temps que vers la Pompelle : une attaque sur 800 mètres vers le Cornillet leur permettait d'atteindre nos premières tranchées, d'où un retour offensif de notre part les rejetait aussitôt. En cette même journée on relève des coups de main ennemis sur plusieurs autres points du front : mais ils se réduisent partout à des échecs, quoique conduits partout avec une vigueur remarquable.

Le 4 est marqué par des actions en Lorraine et dans le secteur de la Meuse. En Lorraine, nous sommes attaqués dans la région de la forêt de Parroy, vers Neuville, vers Bures, vers Vého. Quelques bombardements avaient précédé ces coups de main qui pourtant échouent, non sans avoir parfois donné lieu à de vifs combats. Dans la Meuse, ce sont nos troupes qui prennent l'initiative, en dépit d'un temps extrêmement mauvais : froid, vent et neige semblent devoir empêcher toute entreprise. Nos soldats exécutent cependant un large coup de main sur les organisations ennemis à la tranchée de Calonne, à l'est de la Meuse ; leur attaque embrasse un front de 1.200 mètres, et ils pénètrent dans les tranchées jusqu'à la quatrième ligne et, en certains endroits, jusqu'à 500 mètres en profondeur. Ils ramènent dans nos lignes 156 prisonniers, trois mitrailleuses, un minenwerfer et d'autre matériel. Le lendemain, 5 mars, nos hommes repoussent des coups de main au nord du Chemin des Dames et à l'est de Courcy, sur la rive droite de la Meuse, tandis que les Américains, en Lorraine, font échouer une attaque contre

leurs postes. Le 6, on signale l'échec de coups de main ennemis au bois d'Avocourt et à la cote 344.

NOTRE COUVERTURE

M. DANIELS

MINISTRE DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS

Dès le moment où la guerre sous-marine fut intensifiée par l'Allemagne, la figure du secrétaire d'Etat à la marine des Etats-Unis prit un relief particulier. Mais lorsque les Etats-Unis entrèrent dans la lutte mondiale, M. Daniels fut l'homme en vue, car l'importance de ses fonctions grandissait dans la plus large mesure. Pour les Etats-Unis, en effet, la marine est tout en ce moment ; elle leur sert à transporter leurs effectifs et leur matériel en Europe et à ravitailler de toute manière les pays alliés.

M. Daniels s'est montré à la hauteur de la tâche qui lui incombe ; au premier signe de danger, il a fait armer les navires de commerce ; il a poussé avec une activité fébrile la construction de nouveaux navires marchands pour remplacer le tonnage perdu à la suite des torpillages ; il a fait mettre sur chantiers de nouveaux types de bateaux rapides et bien armés pour la chasse aux sous-marins. Les crédits qu'il a fait voter par le Congrès pour la marine de guerre et la marine marchande forment un total formidable.

Cependant rien ne préparait particulièrement M. Daniels pour les fonctions de ministre de la marine. Né à Washington (Caroline du Nord) le 18 mai 1862, après des études académiques à Wilson, il fut éditeur, puis imprimeur de la Caroline du Nord. Élu deux fois comme délégué à la Convention Nationale, membre du comité exécutif du parti démocrate national de la Caroline du Nord, administrateur de l'Université de cet Etat, M. Daniels fut choisi comme ministre de la marine par M. Wilson en mars 1913.

EN MARCHE DE L'OFFENSIVE

Effectifs et organisation de l'armée allemande.

Dans notre précédent article (1) nous avons étudié, en nous appuyant sur des données précises, la répartition des unités endivisionnées de l'ennemi. Cette étude ne serait pas complète si elle n'était suivie de l'exposé des données relatives aux effectifs numériques.

De 14.000.000 de mobilisables, l'Allemagne ne possède plus que 5.500.000 soldats (2), sur lesquels au moins 500.000 hommes sont affectés à des services de l'intérieur. C'est donc à 5.000.000 d'hommes que se montre vraisemblablement l'effectif total (combattants et services) des armées ennemis réparties sur les divers fronts.

Parmi ces 5.000.000 d'hommes combien sont devant nos lignes ? Nous avons vu, dans notre dernière étude, qu'il fallait estimer à 190 environ le nombre des divisions allemandes présentes sur le front de France, à 3 celles des divisions allemandes du front d'Italie, à 45 ou 50 le chiffre des divisions allemandes du front russo-roumain, enfin à 3 le nombre de celles qui figurent sur le front de Macédoine.

Si ces divisions allemandes des différents fronts étaient semblables les unes aux autres au point de vue des effectifs et des services qui en dépendent, on compterait environ 3.800.000 hommes sur le front de France, 1.000.000 d'hommes sur le front russo-roumain et de même environ 60.000 hommes sur chacun des deux fronts d'Italie et de Macédoine. Bien entendu, ces chiffres ne représentent nullement les seuls combattants, mais la totalité des hommes affectés aux diverses unités constitutives d'une armée, y compris le personnel affecté aux services de l'arrière du front comme à ceux de la zone des étapes. Tout bien compté, et dans ces conditions, le nombre des combattants est représenté à peu près par la moitié du chiffre total des effectifs. Mais l'effectif d'une division allemande du front russo-roumain n'est nullement comparable à celui des unités homologuées des autres fronts ; de même, la proportion de militaires affectés aux services ne peut en rien y être comparée à celle qu'atteignent les services des armées des autres fronts. C'est que l'appauprissement progressif des unités du front russo-roumain est un fait qui remonte à une date déjà éloignée.

On peut donc, sans crainte d'exagération et tout bien compté, estimer à plus de 4.000.000 d'hommes les effectifs ennemis présents sur le front de France et à moins de 800.000 hommes les effectifs allemands du front russo-roumain (3).

Sur ces 4.000.000 d'hommes combien de combattants ?

La réponse est forcément imprécise, car la distinction entre les éléments combattants et ceux des services est malaisée. Pour fixer les idées, disons cependant que les troupes d'infanterie présentes sur le front de France semblent devoir être évaluées à 1.500.000 hommes ; le nombre total des combattants peut donc ainsi être approximativement estimé à 2.500.000 hommes.

L'ORGANISATION ACTUELLE DES UNITÉS

Comment sont groupés les effectifs de l'ennemi ? C'est une question qui doit maintenant se poser et qui mérite d'être étudiée.

Depuis 1915, faute de pouvoir alimenter en hommes leurs unités constituées d'infanterie, comme pour établir le renforcement d'artillerie nécessaire par les conditions nouvelles de la guerre, nos ennemis avaient adopté le système dit « ternaire » : bataillons à 3 compagnies, régiments à 3 bataillons, divisions à 3 régiments d'infanterie. C'est là le secret de cette augmentation en apparence considérable du nombre de leurs divisions ; en regardant de plus près cette transformation progressive des unités allemandes, on voit, en effet, que l'augmentation portant sur 120 divisions environ ne s'est accompagnée que d'une augmentation d'environ 820 à 830 bataillons, soit donc une augmentation de 7 bataillons par augmentation d'une division ; de même, l'effectif du bataillon (1.000 hommes) au début de la guerre était descendu, du fait de ces accroissements du nombre des divisions, à 650 hommes (4).

Grâce aux prélevements de détachements dans les divisions du front russo-roumain, les Allemands sont arrivés à combler sur notre front les

(1) Voir le n° 177 du *Pays de France*.

(2) En août 1914 nos ennemis disposaient de 4.500.000 hommes des catégories suivantes : active : 872.000 hommes ; réserve : 1.180.000 hommes ; landwehr 1^{er} ban : 97.000 hommes ; landwehr 2^e ban : 1.000.000 d'hommes ; landsturm instruit : 875.000 hommes. Mais les possibilités étaient bien supérieures, triples environ.

(3) Cette réduction extrême des effectifs des unités maintenues sur le front russo-roumain trouve une confirmation dans le fait que la poussée des Allemands en Russie, dans leur tournée de police, s'effectue par de faibles détachements de quelques centaines d'hommes.

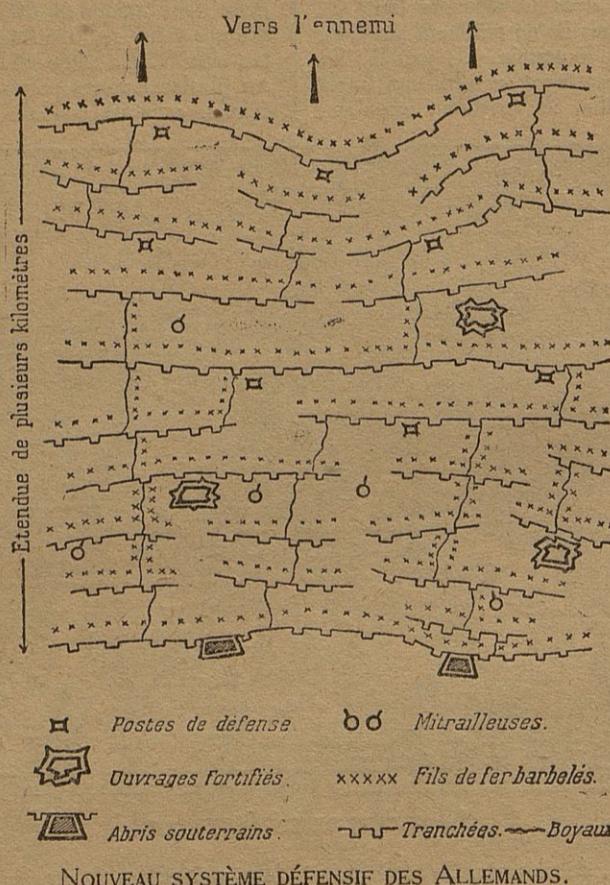
(4) A ce moment, la division comptait au maximum 10.000 à 11.000 hommes dont 6.000 fantassins.

pertes subies par leurs unités au cours de 1917 et même à compléter le nombre de leurs divisions pour les amener à un effectif de 13 à 14.000 hommes (1), assez voisin, somme toute, des 15 ou 16.000 hommes des divisions du début de la guerre.

Ce renforcement des unités endivisionnées a eu pour conséquence une modification du mode de constitution des unités, suivant une tendance au retour à la formule dite « quaternaire », c'est-à-dire bataillons à 4 compagnies, régiments à 4 bataillons, divisions à 4 régiments. Cette tendance est, à vrai dire, une simple velléité et qui semble devoir rester limitée au « commencement d'exécution » ; seul, en effet, le bataillon est reconstitué suivant la formule quaternaire, le régiment et la division restent toujours formés de 3 unités constitutives. L'adjonction d'une compagnie et le renforcement des sections ou Züge portent cependant le bataillon à 900 hommes.

Quelle est donc l'organisation actuelle du bataillon allemand ? Nous venons de voir qu'il est reconstitué à 4 compagnies d'infanterie, pourvues chacune de 3 mitrailleuses légères portatives, très différentes de notre fusil mitrailleur, d'une compagnie de mitrailleuses lourdes avec douze pièces et 90 hommes, d'un détachement de minenwerfers légers avec 8 pièces, d'un détachement du train ; enfin, d'un petit état-major de bataillon, le nombre d'officiers présents au bataillon est généralement assez élevé. Somme toute, unités tactiques, sérieusement armées, offensivement et défensivement, et fortement encadrées.

L'entraînement est également activement poussé. Sans revenir sur la création de détachements d'assaut, *Stosstruppen*, dont il a été plus qu'amplement parlé, il est bon de faire connaître qu'un entraînement intensif est donné à toutes les unités d'infanterie : des manœuvres, des répétitions d'attaque sur terrain préparé, des écoles de grenadiers et de mitrailleurs, enfin des marches prolongées sont destinées à donner aux éléments ramenés du front russo-roumain les qualités combatives que douze mois de stagnation leur ont fait perdre et à homogénéiser les différents éléments des unités reconstituées ou complétées. Ces pratiques d'entraînement intensif, les mesures disciplinaires spéciales prises dans ces unités, l'amalgame des éléments, enfin la surveillance rigoureuse exercée par des cadres nombreux sont arrivés à juguler le ferment d'indiscipline qui régnait parmi les troupes ramenées du front russo-roumain. Trop dangereuses ou, pour mieux dire, douteuses en bloc, les unités, après morcellement, amalgame et entraînement, sont devenues dociles aux volontés des hobereaux prussiens ; le poids des exemples faits parmi ces troupes a certainement, lui aussi, contribué très largement à l'obtention de ce résultat.



NOUVEAU SYSTÈME DÉFENSIF DES ALLEMANDS.

une économie importante de personnel, ce qui augmente d'autant les disponibilités destinées à constituer les masses de manœuvre.

Dans une étude de l'an dernier, nous avons indiqué les détails d'organisation d'un secteur défensif : disposition des réseaux, organisation des tranchées et des abris, constitution de nids soumis à un maximum de feux, etc. Depuis l'an dernier, rien de bien neuf n'a été créé ; le système des tunnels, en outre de ce qu'il nécessite des conditions naturelles de terrain, semble présenter de tels inconvénients que nos ennemis ont l'air d'y renoncer, ou tout au moins de ne les employer que lorsque l'on peut disposer de nombreuses issues.

La grande nouveauté est, certes, la création de trois grands systèmes défensifs destinés à appuyer les troupes engagées dans un combat de défense : système défensif de première ligne, destiné à arrêter les raids : « zone de couverture » ; système de seconde ligne ou d'arrêt des grandes attaques : « zone du grand combat » ; système de troisième ligne ou de sûreté : « zone du combat arrière », où doit être finalement arrêté l'ennemi.

Entre chacun de ces systèmes et le suivant se trouve une zone dont la profondeur atteint plusieurs kilomètres. La première zone est celle de la grande contre-attaque immédiate ; la seconde, celle des grandes batailles. C'est dans cette seconde zone que le gros de l'attaque sera reçu et doit être repoussé, quelle que soit sa violence. Les mitrailleuses sont ici disposées en échiquier de manière à battre l'intervalle qui sépare les ouvrages en même temps qu'elles décimeront l'assaillant par des lignes de feu perpendiculaires à la défense.

Il faut conclure : l'armée groupée sur notre front est, sans conteste, la plus importante de toutes celles qui y furent présentes ; elle représente, en outre, l'extrême limite des possibilités militaires de l'Allemagne. Si donc, comme on a tout lieu de le croire, nos ennemis désirent agir, on est amené à penser à l'imminence de leurs attaques.

A. G.

(1) Dont 8.000 hommes d'infanterie.

UNE NOUVELLE AFFAIRE DE TRAHISON



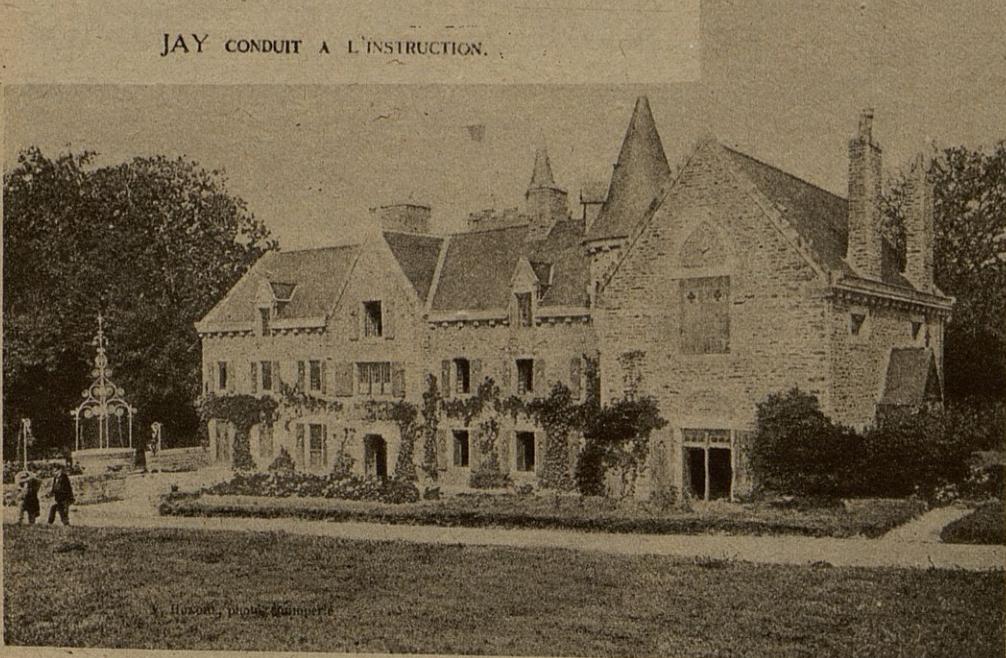
EMILE GUILLIER.



JAY CONDUIT A L'INSTRUCTION.



L'ACTRICE SUZY DEPSY, FEMME DE GUILLIER.



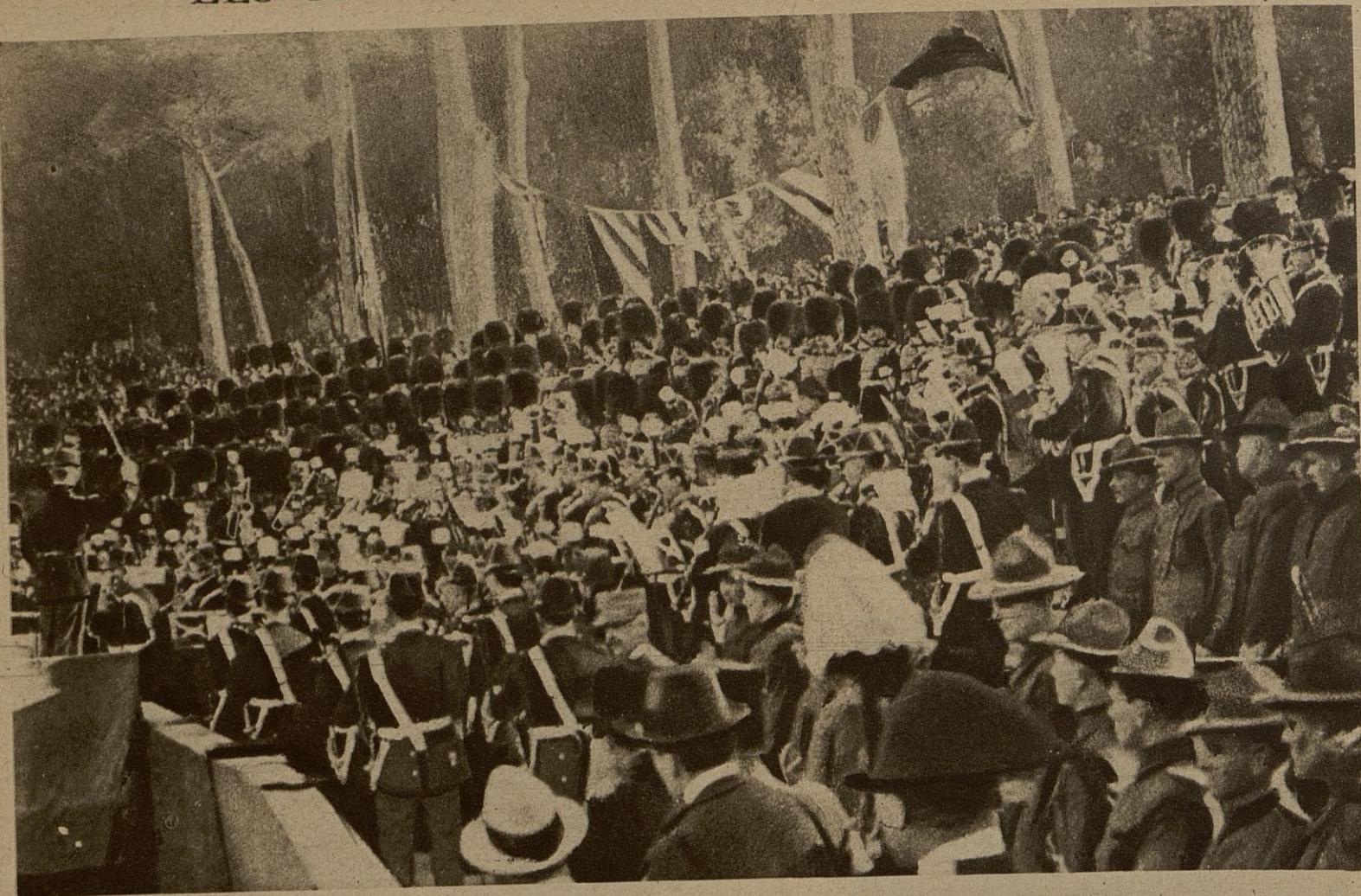
LE CHATEAU DU GUILLY, PRÈS DE QUIMPERLÉ.



MAURICE TREMBLEZ

La justice a mis sous les verrous, l'accusant d'intelligences avec l'ennemi, une bande composée de quelques figures parisiennes. Ont été arrêtés le banquier Maurice Tremblez, sa maîtresse l'actrice Suzy Depsy, Emile Guillier, le mari complaisant de celle-ci, Henri Jay, antiquaire à Dijon, et Louis Brodier, agent du 2^e bureau de renseignements.

LES MUSIQUES DES ALLIÉS EN ITALIE



A Rome, à Florence, à Milan, les concerts des musiques alliées ont provoqué l'enthousiasme de la foule. Ils ont donné lieu à de chaleureuses manifestations. Voici les musiques dans le jardin de la Villa Borghèse, à Rome. On reconnaît en avant les Américains ; à gauche, notre Garde républicaine ; au fond, les impressionnantes coldstream anglais.



Les musiques des armées française, anglaise et américaine se sont récemment rendues ensemble en Italie où elles se sont fait entendre dans de grandes villes. Celle de notre belle Garde républicaine jouit à bon droit d'une réputation universelle. C'est elle qui jouait à Rome, lorsque cette photographie a été prise. Le public italien qui se pressait à ce concert était venu autant pour savourer une exécution de choix que pour saluer de ses ovations de fidèles alliés.

UNE VUE DES BORDS DE L'YSER ET DE NIEUPORT SOUS LA NEIGE



Sous le ciel pluvieux et froid de ce début de mars, la Flandre maritime, couverte de neige, revêt un aspect désolé. Les Allemands s'acharnent toujours avec la même opiniâture contre Nieuport. Tandis que la ville ne cesse d'être bombardée par des batteries éloignées et par des avions, la région est, de plus en plus fréquemment, le théâtre de tentatives que l'ennemi fait pour y entamer nos lignes et qui ne se traduisent pour lui que par des échecs. Devant Nieuport l'Yser coule paresseusement entre ses rives basses et nues qui ont vu se dérouler tant d'actions héroïques. Cette photographie embrasse presque toute la petite ville ; elle a été prise le jour où nos troupes y ont été relevées.

LA PROTESTATION DES ALSACIENS-LORRAINS



de rester membres de la nation française et nous ferons tant pour nous que pour nos
commettants leurs enfants et leurs descendants.
De l'e revendiquera éternellement et par toutes le
voies envers et contre tous usurpateurs.

Fait à Bordeaux le 17 Février 1871

Le 1^{er} mars, 47^e anniversaire de la protestation des députés d'Alsace-Lorraine à l'Assemblée Nationale à Bordeaux, a eu lieu dans toute la France le renouvellement solennel du serment des annexés. A Paris, c'est à la Sorbonne que s'est déroulée cette cérémonie, partiellement représentée par notre photographie. Au dessous, nous donnons le fac-simile de la fin de la protestation de 1871 avec les signatures des protestataires au bas de ce document historique.

M. CLEMENCEAU SUR LES FRONTS BELGE ET AMÉRICAIN

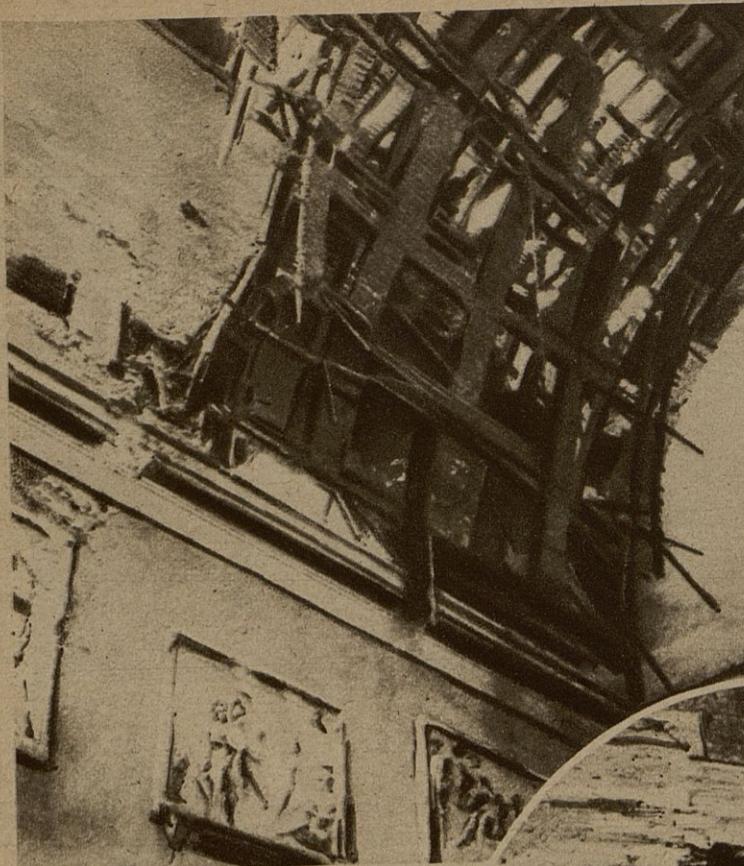


Sur le front américain, en présence de M. Clemenceau, le général Passaga cite à l'ordre de l'armée cinq soldats américains dont la conduite a été remarquée au cours d'un récent engagement.

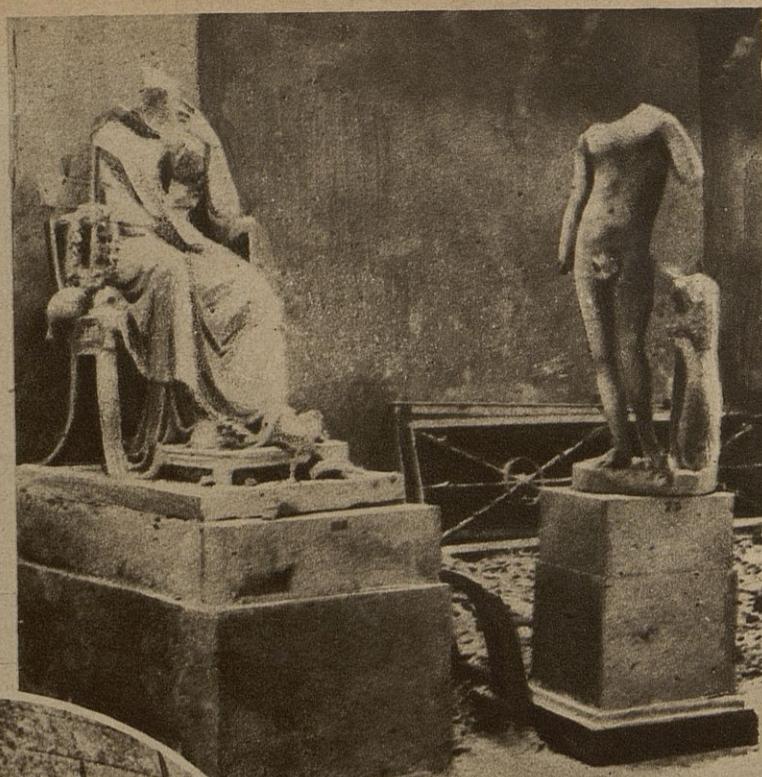


M. Clemenceau s'est rendu sur le front du secteur américain, où il tenait à féliciter lui-même les troupes qui venaient de repousser brillamment un fort coup de main ennemi ; il a visité le terrain où les Américains ont remporté leurs premiers succès. Voici le général américain Bullard venant à l'avance de notre président du conseil. Dans le médaillon : M. Clemenceau, sur le front de l'armée belge, qu'il a également visité, se rend aux tranchées par un chemin camouflé.

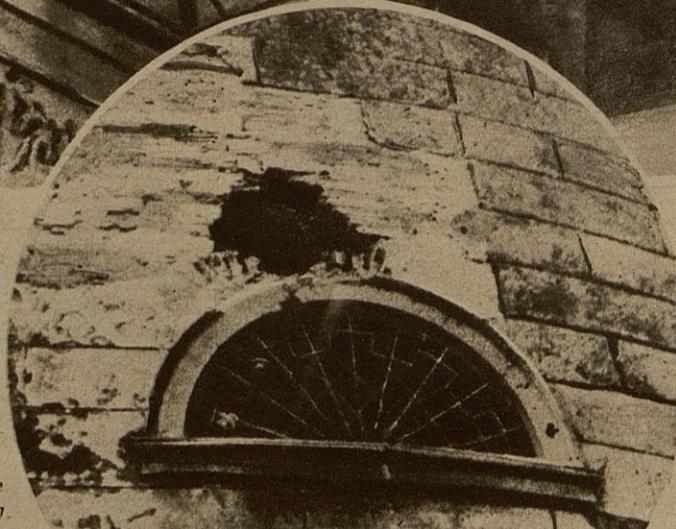
LES ŒUVRES DE CANOVA SOUS LES BOMBES



Le temple Canova, dont la première pierre a été posée par le sculpteur en 1819, ne fut achevé qu'après sa mort, en 1830. Il a cruellement souffert des bombardements : le dôme, dont voici une section, a été très éprouvé, ainsi que plusieurs des œuvres qu'il abritait ; ces œuvres, gloire des musées, sont partout réputées pour leur grâce et le fini de leur exécution.

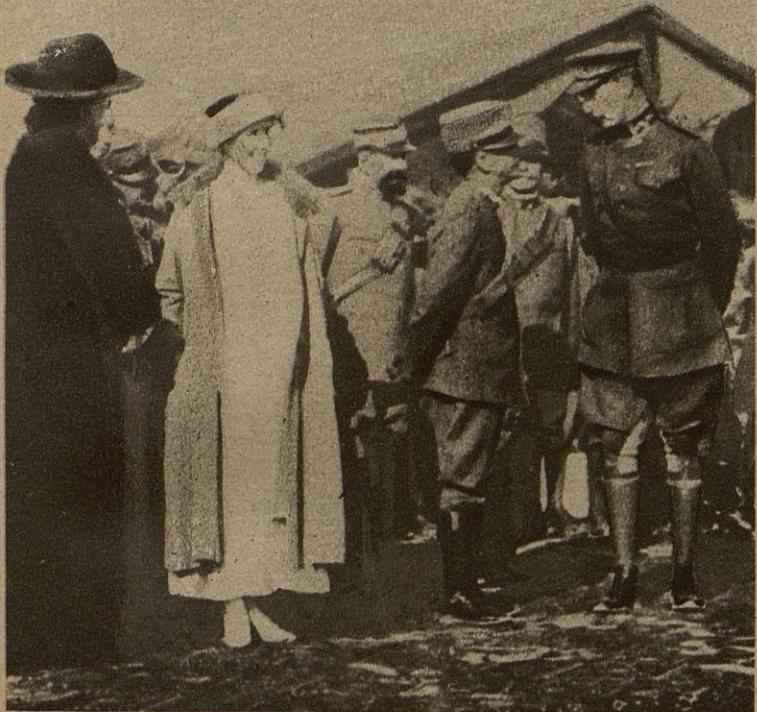


Des éclats d'obus ont décapité ces deux merveilles de la statuaire, dues au ciseau de Canova, et que les Boches se réjouissent sans doute d'avoir mutilées, comme ils se réjouissent de leurs attaques sur Padoue et Venise. Dans le médaillon : le mur de l'abside traversé par un obus, dont l'explosion à l'intérieur a endommagé gravement et même détruit quelques belles statues.



Dans leurs continuels bombardements de villes ouvertes, en Italie comme en France, les aviateurs allemands poursuivent visiblement la destruction des richesses artistiques. C'est ainsi qu'ils s'appliquent à ruiner les monuments dont s'enorgueillit le village de Possagno, patrie du célèbre sculpteur italien Canova dont les cendres reposent dans un temple où l'on a pieusement assemblé les maquettes des œuvres du statuaire.

LES SOUVERAINS BELGES SUR LE FRONT ITALIEN



Le roi Albert causant avec le roi d'Italie, tandis que les deux reines échangent leurs impressions, pendant une revue des troupes qui se sont réjouies de la visite de deux souverains également gracieuses et populaires.



Le roi des Belges et le roi d'Italie partant pour une visite aux premières lignes où ils ont été reçus avec enthousiasme par les soldats, heureux de voir dans les tranchées deux rois également braves.



Le roi et la reine des Belges se sont rendus dernièrement en Italie, où les souverains leur ont fait visiter la zone de guerre. Voici le roi Albert et la reine Elisabeth, à leur arrivée à une gare près du front, reçus par le roi et la reine d'Italie. A gauche, le prince héritier d'Italie et sa sœur, la princesse Yolande. Les souverains belges ont admiré la bonne tenue et la solidité du front dans les secteurs qu'ils ont parcourus.

LE RECRUTEMENT DES TROUPES NOIRES



M. Diagne, député du Sénégal, haut commissaire du gouvernement pour le recrutement des troupes noires, vient d'arriver à Dakar où la population indigène lui a fait un accueil enthousiaste.

SUR LE FRONT ORIENTAL

La paix entre les bolcheviks et les Impériaux a été signée à Brest-Litovsk le 3 mars. Les hostilités en Russie ont immédiatement pris fin ; les Allemands n'étaient plus qu'à quelques heures de Petrograd. Les délégués maximalistes ont prétendu après coup que sous la menace d'une continuation active des hostilités, ils avaient signé le traité sans le lire. Le fait est que l'acte signé le 3 mars diffère, au détriment de la Russie, de celui dont les clauses étaient arrêtées en principe. Par le traité actuel, la Russie renonce complètement aux territoires et populations de Pologne, de Lithuanie, de Russie-Blanche, de Courlande, de Livonie, d'Estonie ; elle reconnaît la république de l'Ukraine ; l'Arménie russe est livrée aux Turcs. L'Autriche et l'Allemagne, dit le traité, « ont l'intention de régler le sort futur » des territoires ainsi abandonnés en Russie d'Europe, « d'accord avec la population ». En attendant, des forces de police boches y feront régner la « paix germanique » ; les Polonais annexés à la Prusse et les Alsaciens-Lorrains savent en quoi cela consiste. Les Allemands s'étaient hâts d'occuper les îles d'Aland : ils veulent, disent-ils, en régler le sort, d'accord avec la Finlande, la Suède et la Russie ; mais ils s'y organisent comme pour y rester longtemps. La Russie ne recevra aucune indemnité mais elle doit indemniser les Allemands qui ont été lésés par les expropriations révolutionnaires.

Ce traité doit recevoir la ratification du Congrès général des Soviets, convoqué à Moscou pour le 12 mars : toutefois, de nombreux Soviets de province déclarent d'ores et déjà ne pas en accepter les stipulations.

Le gouvernement léniniste transfère la capitale à Moscou.

Le gouvernement de Tokio, envisageant les dangers que fait courir à la sécurité du Japon la désagrégation de la Russie et les facilités données aux Allemands pour se répandre en Asie, a décidé, d'accord avec ses alliés, d'intervenir rapidement en Extrême-Orient, où il est probable que les troupes mikadonales occuperont les points stratégiques du parcours du Transsibérien, depuis Vladivostock, où sont entreposés d'immenses approvisionnements dont il est urgent d'empêcher le pillage, jusqu'au lac Baïkal. La Chine, également menacée par l'intrusion de l'Allemagne dans les affaires russes, s'associera aux opérations du Japon.

Entre les Impériaux et la Roumanie a été signé, le 5 mars, à Buftea, un traité préliminaire de paix qui devra être définitivement conclu dans les 14 jours. Les conditions de l'ennemi sont particulièrement dures : abandon de la Dobroudja jusqu'au Danube ; larges rectifications de frontières dans la région des Portes de Fer, dans la vallée du Jiu, et entre Dornavatra et Kampolung ; des conditions économiques au sujet du blé et du pétrole, qui équivaut au profit des Impériaux à une mainmise complète, sont prévues pour être introduites dans le traité définitif. L'abdication du roi Ferdinand aurait été envisagée mais le traité préliminaire n'en fait pas mention. La Roumanie, avec une armée de 300 000 hommes, ne pouvait tenir tête plus longtemps aux trente-quatre divisions qui appuient ces exigences : elle est entourée de toutes parts d'ennemis et exposée à la disette. Il est donc, malheureusement, à prévoir que le gouvernement de Jassy devra ratifier les concessions énormes que ses plénipotentiaires ont dû consentir à Buftea. Nous notons que l'acte qui vient d'être signé garantit le libre retour dans leurs pays respectifs des missions militaires de l'Entente.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 177 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 et intitulé : « Réparation d'une sape par nos soldats. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

EN ITALIE

MONTEBELLO, MAGENTA, SOLFERINO

Ceux de nos soldats auxquels le sort a dévolu la tâche d'aller porter l'aide de la France à nos alliés transalpins foulent un sol plusieurs fois illustré par leurs glorieux aïeux.

Naguère, en 1859, la plaine lombarde était sillonnée d'écarlates ; pantalons rouges et chéchias couvraient ses routes, couronnaient ses collines, traversaient ses cours d'eau. Sur les bornes kilométriques que frôlent nos camions, des zouaves s'appuyaient pour étancher leur sang et souvent pour mourir.

Où trouver plus bel exemple de bravoure qu'en cet endroit où chaque sentier, chaque talus, chaque mur porte la trace de la lutte géante, victorieusement conclue par l'échec complet d'un ennemi dont la résistance énergique augmenta l'ampleur du triomphe franco-sarde.

De notre succès d'hier sortit l'Italie d'aujourd'hui. Jusqu'alors elle n'était qu'un ensemble chaotique de minuscules royaumes et principautés guerroyant sans cesse entre eux.

Le théâtre des hostilités, terre de tout temps vouée à l'invasion, est une étendue de terrain riche et accidentée, arrosée par le Mincio, fleuve cher à Virgile, par le Ticino et de nombreux cours d'eau ou canaux. Elle est bornée au nord par le lac de Garde, les Alpes Engadines et les monts Tyroliens. Par les beaux jours d'été, époque des grandes batailles de 1859, cette région est un bosquet de verdure compacte ; longues files de peupliers, d'ormeaux, de mûriers et de vignes, prairies et rizières s'étendent à la lumière d'or sous un ciel bleu profond.

C'est le 30 avril 1859 que le généralissime autrichien, un hongrois, le comte Frantz Gyulay, prit l'offensive sur l'ordre de Vienne et, franchissant le Ticino entre Milan et Movara, envahit les Etats de notre allié le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel. L'armée sarde, commandée par le général de La Marmora, se concentrat entre Casale et Alessandria, en attendant le débarquement des forces françaises qui s'effectuaient à Gênes. Le 3^e corps français arrivait sur le terrain des hostilités les 2 et 3 mai, le 4^e corps le 7.

Au premier contact, les Autrichiens étaient 106.000 contre 100.000 Franco-Sardes. Le 20 mai, sur la route de Tortona, à Montebello, qui donna son nom au maréchal Lannes, duc de Montebello, et où, avant Marengo, on s'était battu en 1800, les 8.000 Français du général

les soldats du 3^e zouaves l'acclamèrent, mais voulurent l'éloigner du danger ; un vieux des leurs, tout grisonnant, lui coupa le chemin pour arrêter son élan. « Sire, lui cria-t-il, f... nous le camp, et laisse-nous faire.

— Ah ! non, par exemple, mon brave, répondit Victor-Emmanuel ; il y a aujourd'hui de la gloire à prendre pour tout le monde, et j'en veux ma part. »

Le 19^e bataillon de chasseurs à pied arriva le premier sur la rive opposée de la Sésia et culbuta les Autrichiens à la baïonnette.

Le 3^e zouaves (colonel Mangin) décida du succès de la journée en dégageant habilement l'extrême-droite de l'armée italienne ; ils firent 500 prisonniers, enlevèrent 5 canons à l'ennemi. Le régiment entier fut cité à l'ordre de l'armée.

A la suite de leur défaite de Montebello et de Palestro, les Autrichiens commencèrent à reculer le 2 juin. C'est au cours de cette retraite qu'eut lieu le choc entre Mac-Mahon et l'ennemi à Magenta.



Deux plateaux couverts de vignes séparés par la large vallée du Ticino, voilà Magenta.

Le bourg de Magenta est en réalité une petite ville de 6.000 habitants. A ce bourg convergent plusieurs routes et cours d'eau qui rayonnent dans la vallée, atteignent divers villages dans la vicinité immédiate de Magenta et où la lutte fut des plus acharnées avant de se porter, pour s'y achever, à Magenta. Entre autres cours d'eau, le canal Naviglio-Grande, dérivé du Ticino, fut le point principal où se développa et s'acharna l'effort de la Garde Impériale française. Le lit de ce canal est profond de 2 mètres, large de 10 mètres et se creuse entre d'abrupts talus.

A Ponte-Veccchio, pont de pierre étroit sur le Naviglio-Grande, le combat fut sauvage, les cadavres s'amoncelèrent.

Les grenadiers lançaient, dans le courant qui les emportait, leurs lourds bonnets à poils pour se battre plus aisément tête nue au soleil brûlant. Les zouaves s'accrochaient le long des berges élevées ou se jetaient à l'eau entre deux feux pour boire. Le Ponte-Veccchio, six fois pris et perdu, resta enfin aux mains du général Vinoy.

Au village de Ponte-Veccchio on lutta corps à corps à la baïonnette dans les rues, dans les cours des fermes.

Sur toute la longueur des rives du Naviglio-Grande, on ne perd pas de vue le clocher de Magenta.

A l'entrée du bourg se trouvait (elle y est encore aujourd'hui) la Casa Giacobbe. C'est une grande maison aux volets verts, devant laquelle s'étend un jardin. Ce fut le point stratégique le plus énergiquement attaqué ; les zouaves s'y sacrifièrent héroïquement, s'avancant et tombant sous la grêle de fer que crachaient les fenêtres. Les régiments qui se distin-

guèrent à Magenta furent : les 23^e, 30^e, 41^e, 45^e, 52^e, 56^e, 59^e, 65^e, 70^e, 71^e, 85^e, 86^e, 90^e et 100^e d'infanterie, le 11^e et le 19^e bataillons de chasseurs à pied, le bataillon des chasseurs à pied de la Garde, le 2^e zouaves, le 4^e zouaves, le 3^e tirailleurs, le 1^r de la légion étrangère. La cavalerie se composait des 2^e, 4^e, 7^e, 13^e chasseurs à cheval.

Le 65^e d'infanterie fut exposé à une cruelle fusillade de la part des Autrichiens dissimulés dans les maisons ; le lieutenant Dufour, au péril de sa vie, alla chercher et

ramena des canons qui délogèrent les ennemis promptement.

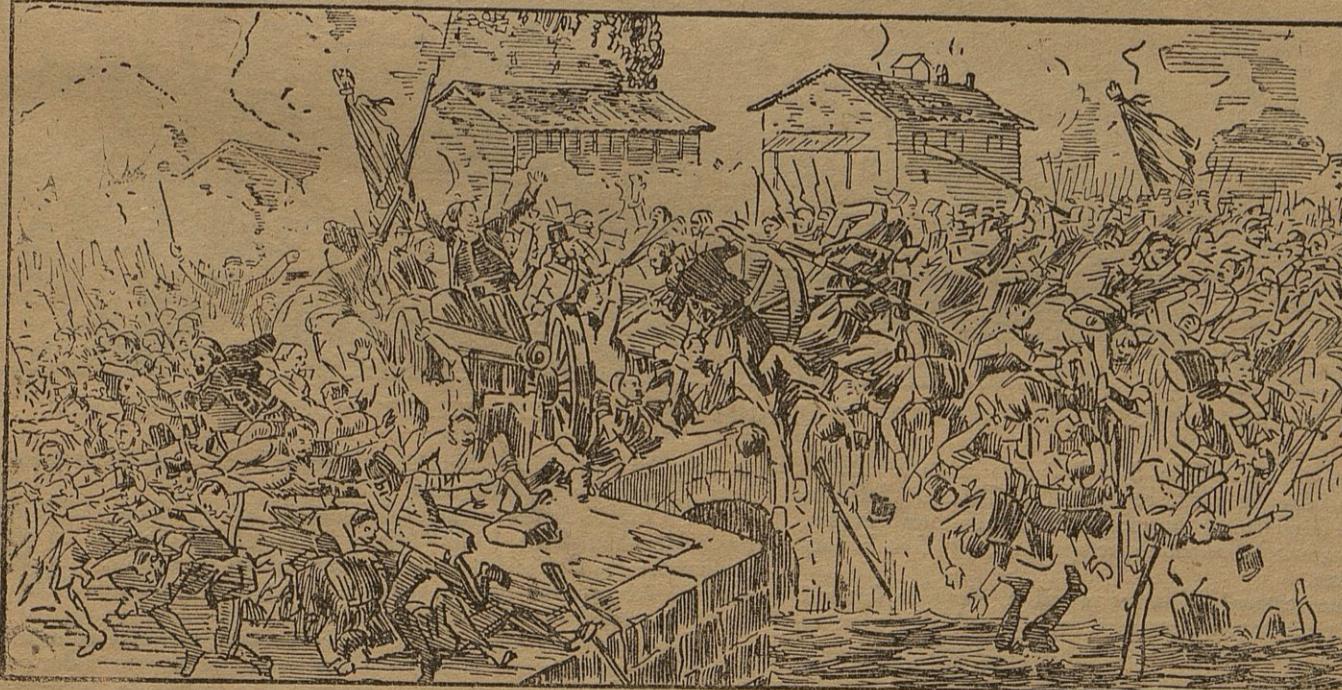
Le colonel Charlier, du 90^e d'infanterie, fit, à la tête de son régiment, l'assaut du village de Ponte di Magenta ; il fut mortellement blessé de cinq coups de feu.

Le zouave Daurière, du 2^e zouaves (colonel Tisier), s'élança avec quelques-uns de ses camarades sur la garde du drapeau du 9^e régiment autrichien et s'empara de ce drapeau. Cet acte intrépide valut la décoration au drapeau du 2^e zouaves.

Un peloton du 7^e chasseurs à cheval eut l'honneur de servir d'escorte au général Mac-Mahon ; il fut conduit avec une redoutable énergie et le plus grand sang-froid par le lieutenant Dubouchet, et dégagé plusieurs fois Mac-Mahon qui était sur le point de tomber aux mains des Autrichiens. Le lieutenant Dubouchet et le chasseur Grellebin reçurent la croix de la Légion d'honneur.

Les Français eurent 4.000 tués ou blessés, 600 disparus ; les Autrichiens, 5.700 tués ou blessés et 4.500 disparus.

Après cette victorieuse journée le titre de duc de Magenta fut conféré à Mac-Mahon ainsi que le bâton de maréchal, lequel fut également donné au général Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Le lendemain de la victoire, Napoléon III convia à un banquet quinze invités dont il dressa lui-même la liste sur laquelle on remarque que le dernier convive portait le numéro 16..., le souverain avait laissé le numéro 13 en blanc...



LES ZOUAVES A PALESTRO (D'après un dessin publié dans l'*Illustration* le 25 juin 1859).

Forey se heurtent aux 24.000 Autrichiens du comte Stadion. Les régiments français engagés furent : les 74^e, 84^e, 93^e et 98^e d'infanterie, le 17^e bataillon de chasseurs à pied.

Tel Desaix à Marengo, le colonel Mangin, détaché de la division Forey avec une portion du 93^e, se trouvait éloigné du champ de bataille ; il accourut au bruit du canon et concourut à la victoire par son heureuse intervention. Le chasseur Schur, du 17^e bataillon de chasseurs à pied, avec un seul voltigeur, s'élança sur 17 Autrichiens et les obliga à mettre bas les armes.

La cavalerie fut représentée à Montebello par le 5^e hussards, sous le commandement du colonel de Montaigu, et le 1^r régiment de chasseurs d'Afrique, commandé par le colonel de Montalembert.

Les pertes des Autrichiens s'élèveront à 1.400 hommes, tandis que les Français n'eurent que 700 hommes hors de combat.

Montebello fut le brillant début de la campagne.

Le 31 mai, les Sardes combattirent à Palestro, entre Mortara et Vercelli, le 2^e corps autrichien et le vainquirent avec le secours puissant de plusieurs régiments français : les 41^e et 88^e d'infanterie, le 19^e bataillon de chasseurs à pied, le 3^e zouaves. Le roi Victor-Emmanuel, d'une simplicité très démocratique, était fort populaire parmi les zouaves.

Au cours de la bataille, le souverain, enthousiasmé par leur bravoure, s'élança à cheval dans leur groupe hardi, sous un feu infernal :

Dans un enclos verdoyant et ombragé une statue de Mac-Mahon a été érigée, ainsi qu'un ossuaire qui affecte la forme d'une pyramide.

A l'intérieur on lit, sur des tables de marbre, les noms des héros tombés. Dans un vaste sous-sol sont rassemblés les restes, longtemps épars, des combattants. Dans le repos de la mort 6.000 ennemis fraternisent !

Le combat le plus sanglant de toute la campagne se livra à Melegnano, le 8 juin, alors que le maréchal Baraguay-d' Hilliers, « aussi dur à ses soldats qu'à lui-même », lança ses troupes sur l'arrière-garde que commandait le général autrichien Benedech, protégeant la retraite de son armée. Nous eûmes 1.000 hommes tués ou blessés, les Autrichiens 300 seulement.

Les régiments engagés furent les 21^e, 33^e, 34^e, 61^e, 74^e et 84^e d'infanterie, le 10^e bataillon de chasseurs à pied, le 1^{er} zouaves, le 2^e régiment de la légion étrangère et le 4^e chasseurs à cheval.

Le 33^e d'infanterie (colonel Bordas) s'illustra. Son porte-drapeau, le sous-lieutenant Bertrand, fut assailli par une vingtaine d'Autrichiens ; une balle brisa la hampe au-dessous de l'aigle, le sous-lieutenant se baissa pour ramasser les précieux débris, une baïonnette le transperça... et un Autrichien se saisit du drapeau, mais le caporal Trumeau se rua sur lui, le tua et sauva le drapeau.

Le 1^{er} régiment de zouaves, glorieux combattants d'aujourd'hui à Douaumont, légendaires héros d'hier, de toujours, de partout..., eut 31 officiers et 619 hommes hors de combat. Son colonel Pauly d'Yvoy fut tué.

L'ennemi se retrancha sur de fortes positions au sud du lac de Garde, dans la partie de la plaine lombarde qui s'élève en ondulant vers les montagnes. A cet endroit, le sol est fertile, riche en vignes et maïs, les mûres saignent au bord des chemins. L'horizon est élevé et verdoyant, délimité de monts et de ravins.

C'est Solferino !

Sur la gauche s'élève une tour carrée, bastion isolé sur un mont rocheux appelé « La Rocca ». « La Rocca » fut le point stratégique le plus dur à arracher à l'ennemi. La tour est une construction attribuée au XI^e siècle, elle domine un panorama qui s'étend fort loin. De son sommet on aperçoit le miroir bleuté du lac de Garde dormant entre ses rives enchantées ; sa situation lui valut le nom d'« Espionne de l'Italie » : *Spia d'Italia*.

A droite, sur la crête du mont, se trouve le village de Solferino (1.300 âmes), isolé de la plaine par des rocs escarpés aux pentes abruptes. Les assaillants durent gravir à l'assaut ces remparts naturels dont la hauteur dépasse 100 mètres.

Un vaste cimetière, entouré d'épaisses murailles, servit de fort aux Autrichiens. Un assaut héroïque fut lancé au prix de multiples vies ; on décida enfin de saper, à l'aide du canon, les imprenables murs. Ici encore le 1^{er} zouaves s'élança à la mort, passant par la première brèche ouverte. Son colonel Brincourt, le vaillant de Crimée, entra le premier, soutenu par quatre sapeurs, une balle venait de lui briser l'épaule.

La bataille se livra entre Peschiera, San-Martino et Sonato, au nord ; entre Castiglione et Costa, au sud, non loin du lac de Garde, près de Mincio, à sa sortie du lac. Il y avait dans la plaine 86.000 Autrichiens et, dans la région montagneuse, entre Solferino et Cavriana, 6.500 Autrichiens. Solferino, le point culminant et le plus pénible à atteindre, donna son nom à la bataille.

Les régiments de ligne qui s'illustrèrent à Solferino sont : les 6^e, 8^e, 15^e, 21^e, 31^e, 34^e, 37^e, 44^e, 49^e, 53^e, 55^e, 56^e, 61^e, 71^e, 72^e, 74^e, 76^e, 78^e, 85^e, 91^e et 100^e.

C'est une femme qui illustra le 37^e de ligne : la cantinière Zimmermann. Tandis que, sur le champ de bataille, elle soignait les blessés, une balle lui traversa l'épaule droite ; elle se fit hâtivement panser et retourna à son œuvre de dévouement.

Le colonel Copin, du 53^e de ligne, fut tué en conduisant une charge à la baïonnette. Le colonel de Malleville, du 55^e, tomba, lui aussi, glorieusement. Le 74^e exécuta de brillantes charges à la baïonnette ; le grenadier Fragnaud arracha un drapeau aux Autrichiens. Deux fusiliers du 76^e s'emparèrent du drapeau du 35^e régiment d'infanterie autrichien. La belle conduite du 76^e valut à son drapeau la Légion d'honneur.

Le plus impressionnant exploit est celui du 91^e de ligne qui se rua à l'assaut de la tour de Solferino. Le sous-lieutenant de Guiseuil, au prix de prodigieux efforts, était parvenu à planter le drapeau au sommet de la

tour, lorsqu'accoururent les renforts autrichiens ; il tomba mortellement atteint. Le sous-lieutenant Tollet ramassa alors le drapeau brisé par la mitraille et s'efforça à son tour de le fixer ; il fut frappé à mort. Les vallants du 91^e ne faiblirent pas et le sergent, succédant aux officiers, glissant sur les flaques de sang, trébuchant aux cadavres, parvint à hisser le drapeau sur la muraille ; une balle le renversa. Les Autrichiens se jetèrent sur son corps pour arracher le précieux emblème, un corps à corps sauvage s'engagea, mais le 91^e demeura maître de son drapeau.

A côté de l'infanterie se distinguèrent, à Solferino, plusieurs bataillons de chasseurs à pied : les 5^e, 6^e, 10^e, 11^e, 15^e, 18^e, 19^e et surtout le bataillon des chasseurs de la Garde Impériale. Ce bataillon, aujourd'hui 22^e bataillon, se couvrit de gloire : le lieutenant Moneglia, avec quelques chasseurs, arrêta une batterie autrichienne ; ce bataillon prit un colonel, 4 canons et un drapeau.

D'après le rapport du général Trochu, le 19^e bataillon a montré la plus ferme attitude, sa conduite a été pleine d'entrain et de vigueur.

Les zouaves et les turcos eurent leur large part de triomphe. Plusieurs régiments de cavalerie participèrent à la bataille de Solferino : 12^e cuirassiers ; 13^e, 14^e, 16^e, 20^e dragons ; 2^e, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e hussards ; les 1^{er}, 2^e, 3^e chasseurs d'Afrique.

Les dragons furent particulièrement illustrés par le sous-lieutenant Pierre de Brimont, du 14^e, qui fit à la tête de son peloton une charge d'une fantastique intrépidité dans laquelle il trouva une mort glorieuse.

Dubouchet, qui commandait les chasseurs à cheval de l'escorte de Mac-Mahon, fut tué. Le matin même il avait reçu la croix pour sa vaillance à Magenta. « Oui, monsieur le maréchal, avait-il dit, je montrerai à la première bataille que je méritais bien cette distinction. »

Vers 5 heures du soir, l'ennemi battait en retraite ; Solferino lui échappait. A ce moment une tempête formidable se déchaîna, soulevant des nuages de poussière ; des torrents de pluie s'abattirent sur les combattants ; les ténèbres s'étendirent sur le champ de bataille et couvrirent



LES VOLTIGEURS DE LA GARDE ET LES CHASSEURS A PIED A SOLFERINO (Illustration, 2 juillet 1859).

la fuite des Autrichiens. Napoléon III passa la nuit dans le lit préparé pour François-Joseph à Pavriana.

Les Franco-Sardes eurent 14.415 hommes tués ou blessés, 2.776 disparus ; les Autrichiens, 13.373 tués ou blessés, 9.220 disparus. La perte particulière des Sardes fut de 5.521 hommes hors de combat. Les corps les plus éprouvés de l'armée française furent le 4^e (maréchal Niel) et le 1^{er} (maréchal Baraguay-d'Hilliers).

Dans une petite église, sur une colline solitaire, se trouve un ossuaire avec cette touchante inscription : « A ces restes confus, donnez des guirlandes, dites de pieuses paroles... Ennemis dans la bataille, frères dans la paix du tombeau. » On remarque, debout, dans cet ossuaire, un squelette géant d'un tambour-major autrichien mesurant 1 m. 96. On voit la balle qui l'abattit, balle à deux rainures ; c'est à ces rainures qu'on reconnaît les balles françaises.

A San-Martino, émergeant d'une forêt de pins, se dresse une tour, élevée de 80 mètres, blanche, et que l'on aperçoit de très loin ; certains jours flotte, sur la plate-forme du sommet, un drapeau italien de 90 mètres Carrés. Ce monument est le temple de la gloire militaire italienne ; il fut érigé à la mémoire de Victor-Emmanuel II, monarque des plus populaires et des plus aimés de son peuple.

Les nombreuses aventures d'amour de ce souverain sont notoires et lui valurent le surnom de *Re Galantuomo*. Son cœur s'attachait même dans la classe la plus démocratique. Rosina, la fille d'un tambour-major piémontais, qui ne savait ni lire, ni écrire, sut lui plaire ; il l'aima trente ans... et, après la mort de la reine Adélaïde, l'épousa morganatiquement.

De la victorieuse campagne franco-sarde surgit l'Italie à l'état de nation, réalisant ce que l'incomparable Dante Aligheri avait généralement prévu six cents ans auparavant.

Aujourd'hui comme hier, les héros de France font face à l'ennemi que leurs aïeux anéantirent. Le sang ne ment pas... ; ils luttent héroïquement, cueillant la gloire d'où naîtra la paix...

(Tiré de l'ouvrage en préparation de G. SAINT-YVES et M. DE MONLARD. Voir le n° 169 du Pays de France)

L'Arbi, au même moment, ayant réussi à dégager une fenêtre à laquelle s'accrochait une grappe d'assaillants, accourut accompagné d'une poignée de serviteurs.

L'instant était propice pour une sortie, car l'ennemi, déconcerté par le sort de son chef, hésitait.

— Allons, garçons, crie le lieutenant, en avant ! chassez-moi tous ces coquins !...

Lui-même fit mine de s'élanter à leur tête, mais il avait trop présumé de ses forces et si on ne fut accouru à lui, il fut tombé à terre.

— Ne vous en faites pas, mon lieutenant, crie l'Arbi, je me charge d'eux.

Et il s'élança sur les assaillants, tandis que, péniblement, Rutledge regagnait l'habitation.

— Boby !... mon cher Boby ! s'exclama Suzy en s'élançant, douloureusement angoissée, vers lui.

Mais, souriant pour lui rendre confiance :

— Rien ! my dear, moins que ce que vous aviez vous-même en courant au secours de Discovery... Vous vous souvenez...

Pendant qu'elle le pensait avec toute la tendresse de son cœur, quelques femmes, voyant que la fusillade avait cessé, s'étaient aventurées au dehors et rapportaient le corps de Pancho Lopez.

Le misérable vivait encore et telle était la terreur qu'il inspirait autour de lui que ces pauvres créatures appréhendaient le sort qui leur serait réservé par le terrible homme au cas où il en réchapperait.

L'Arbi accourait en ce moment, tout joyeux : après une poursuite acharnée, il avait mis définitivement en fuite les survivants du commando.

— Maintenant, fit la jeune fille, il s'agit de voir ce que nous allons faire.

Tous les trois étaient rentrés dans l'habitation où des femmes veillaient auprès de la couche sur laquelle José Moralès geignait doucement.

Tout à coup, au dehors, s'entendit le trot rapide d'un cheval attelé qui s'arrêtait brusquement devant l'habitation et, presque aussitôt, une femme se précipitait dans la pièce.

Vêtue d'un costume de voyage de couleur sobre et de bonne coupe, elle était jeune et de tournure élégante.

— Dolorès ! s'exclama tout à coup José Moralès.

— Oui, fit-elle d'une voix singulière, Dolorès.

Et tous la considéraient avec une surprise grandissante, ayant peine à concevoir comment l'amie de Pancho, cette indigène au teint bistré, aux oripeaux chatoyants, pouvait être cette voyageuse à tournure européenne et dont le visage clair s'encadrait, en place des tresses d'un noir d'ébène, de fins cheveux presque blonds.

— Oui, oui, fit-elle, je vous expliquerai... Mais, pour l'instant, il s'agit d'aller au plus pressé.

Et à José Moralès dont les regards se voilaient déjà aux approches de la mort :

— Senor Moralès, interrogea-t-elle, où avez-vous mis les papiers que vous a confiés un jour — voici de cela près d'un an — Pancho Lopez en vous disant que c'était des papiers de famille ?...

Le vieillard paraissait hésiter ; alors, elle insista :

— Senor Moralès, si vous voulez que vous soient pardonnées vos fautes, il faut que vous me remettiez ces papiers !... Autrement vous vous feriez le complice du misérable qui vous a si longtemps dupés, vous et bien d'autres, hélas !...

Autour de la jeune femme, les visages exprimaient une stupeur sans nom !...

Vraiment, était-ce bien Dolorès, l'amie de Pancho Lopez, qui s'exprimait ainsi !...

Cependant les paroles de la jeune femme paraissaient avoir produit sur le moribond une impression profonde ; d'une voix balbutiante il murmura :

— Dans la bibliothèque..., sur le second rayon, derrière des volumes d'Histoire générale, une cassette... c'est là... Mais vite, vite, moi seul... peu ouvrir, vite !...

L'Arbi s'était élancé derrière la jeune femme qui, connaissant le chemin, courait à travers les décombres de l'habitation ; pourvu que la bibliothèque n'eût pas trop souffert du pillage auquel s'étaient livrés les hommes de Pancho.

Mais non, le meuble était toujours debout : les livres n'avaient pas tenté la cupidité des bandits.

Leste comme un chat, s'aidant d'un fauteuil dressé sur une table, l'Arbi avait atteint le second rayon et, derrière les gros volumes indiqués par Moralès, avait découvert un petit coffre d'acier.

Toujours courant, ils revinrent dans la chambre.

Ranimé par un cordial, le moribond s'était redressé et de ses doigts tremblants avait ouvert le coffret duquel il sortait des papiers.

— De l'allemand ! s'exclama Rutledge..., c'est écrit en allemand !...

Au même moment, José Moralès, renversé en arrière, rendait le dernier soupir.

Alors, Dolorès, s'adressant à Suzy, lui dit :

— Miss Morton, je ne puis faire à la vaillante patriote que vous êtes de cadeau plus précieux que ces papiers !... Ils établissent jusqu'à l'évidence les manœuvres honteuses de l'Allemagne contre les Etats-Unis...

Rutledge qui, d'un œil avide, parcourait les feuilles qu'il tenait à la main, s'exclama :

— L'en-tête de l'ambassade allemande de Washington..., la signature de Bernstorff..., celle de von Papen, l'attaché militaire, et celle aussi de l'attaché naval !...

La curiosité portée à son comble, il gagna la pièce voisine, disant :

— Il me faut examiner cela à tête reposée.

Mais Dolorès d'observer :

— Fuyons d'abord d'ici ; car lorsque les insurgés apprendront la mort de cet homme, ils n'auront de cesse de l'avoir vengé...

Suzy approuva de la tête et à l'Arbi :

— Tu as entendu ! Selle des chevaux et viens nous prévenir dès que tout sera prêt...

Elle ajouta, pour prouver que ce n'était pas la peur qui lui faisait précipiter le départ :

— Ce serait un désastre, possédant une arme comme celle que vous venez de nous remettre, que de ne pas pouvoir l'utiliser...

Dolorès déclara avec, dans la voix, une énergie farouche :

— Et il faut que vous l'utilisiez, miss. Il faut que, grâce à vous, les yeux du président Wilson, enfin ouverts à la vérité, regardent bien en face la situation !... Il faut que les Etats-Unis prennent à leur tour pour devise celle qui a inspiré, jusqu'au jour de sa mort, votre pauvre papa : « la Justice et le Droit » !...

— Qui donc êtes-vous ? demanda Suzy. Au fur et à mesure que vous parlez, il me semble avoir déjà entendu votre voix...

— Vous l'avez entendue au ranch di Cristo...



puis à Calahuana, dans votre cachot... et ensuite dans la cage de fer.

— Alors, cette influence mystérieuse que je sentais autour de moi, pour me protéger ?...

— C'était moi..., comme c'est moi aussi qui vous ai fait tenir à Red House le billet vous invitant à venir chercher au Mexique les assassins de votre père...

— Vous les connaissiez donc ?...

— Leur chef était celui qui est là, répondit trahiquement la jeune femme en étendant le bras vers la chambre où avait été transporté le corps de Pancho...

Suzy, enveloppant son interlocutrice d'un regard ardent de curiosité, demanda :

— Mais, pourquoi ?... pourquoi ?...

— Pourquoi j'ai fait cela ?... répondit la jeune femme d'un ton dououreux ; parce que, le lendemain de la mort tragique du colonel Morton, j'ai vu en vous une orpheline comme moi et, comme moi, victime de ce misérable...

— Vous !... vous !... Qui donc êtes-vous ?...

— Mon nom est Thérèse Holbach et je suis du pays d'Alsace... Mon père occupait un petit emploi dans une propriété des environs de Saverne qui, depuis des siècles, a appartenu à des Français ; or, je ne sais si vous avez appris ici en Amérique les honteux procédés des Allemands à l'égard des pays annexés, quelque temps avant la guerre.

— J'ai lu dans les journaux, en effet, des détails sur les événements de Saverne, répondit Suzy.

— Eh bien, le colonel von Glockau, attaché au service des renseignements secrets de Berlin, était, à cette époque, dans les pays annexés et c'est à son instigation que furent prises toutes les mesures vexatoires destinées à provoquer une révolte dans la population. Mon père, injustement accusé, fut emprisonné, condamné et mourut des suites des mauvais traitements que lui infligèrent ses geôliers : ma mère, originaire de malade déjà, le

suivit de près dans la tombe !... J'avais un frère ainé qui faisait son service à Strasbourg ; il fut jeté en cellule d'où il partit pour une forte prison et jamais depuis je n'ai eu de ses nouvelles. Enfin, ma plus jeune sœur, abusée par de mensongères promesses et espérant obtenir la mise en liberté de mon père, n'a pu survivre à un déshonneur inutile et s'est tuée...

Les mains de Suzy s'étaient nouées à celles de la jeune femme :

— Pauvre petite... pauvre petite !...

— Dans tous ces drames, la main du colonel von Glockau se trouvait : ne fallait-il pas donner un exemple aux populations rétives d'Alsace ? Alors, vous comprenez, n'est-ce pas, miss Morton, quelle haine est née en moi contre cet homme et comment j'ai juré à mes chers morts de les venger, comme vous avez juré à votre père de punir son assassin ?

Suzy attrapa à elle la jeune femme et la serra tendrement dans ses bras :

— Alors, je me suis attachée à ses pas ; sans qu'il s'en doute, je l'ai épiaé, lui, l'espion, j'ai surpris ses projets, et quand il est venu ici, pour son infâme campagne contre les Etats-Unis, je l'y ai précédé, je me suis fait un faux état civil, comme je me suis fait un faux visage, et j'ai eu le courage, l'affreux courage, pour pénétrer les secrets de ce monstre et le pouvoir mieux combattre, d'accepter son amour...

Comme elle pleurait contre la poitrine de Suzy, Rutledge entra dans la pièce ; il tenait à la main les documents dont il venait de prendre connaissance :

— Ah ! les gredins ! clama-t-il. Jamais complot aussi odieux ne fut tramé contre une nation !... Tout se trouve là, prouvant la main de l'ambassadeur dans les crimes qui, depuis des mois et des mois, bouleversent l'Union : les grèves, les explosions, les assassinats, les incendies et le torpillage du *Lusitania* !

Il saisit les mains de Thérèse Holbach, s'écriant :

— L'Union vous devra une éternelle reconnaissance pour l'avoir aidée à arracher de la face de l'Allemagne le masque d'hypocrisie sous lequel elle se cache depuis trop longtemps...

Quelques instants plus tard, les deux jeunes femmes et Rutledge, accompagnés de l'Arbi, quittaient la Gran Sonora en hâte.

Tant que ces précieux documents, qui devaient déjouer le président Wilson à prendre vis-à-vis de l'Allemagne l'attitude réclamée par tous les patriotes, ne se trouveraient pas en sûreté, Suzy ne pourrait pas dire qu'elle avait partie gagnée.

Combien le lieutenant et ses compagnes se furent méfiés davantage encore s'ils eussent pu se douter de ce qui s'était passé à la Gran Sonora après leur départ.

Subitement revenu à lui, Pancho avait appris l'arrivée de Dolorès ; sur son ordre on s'était glissé jusqu'à proximité de la pièce où avait lieu entre ses deux victimes l'entretien que nous venions de rapporter.

On imagine la fureur du misérable !

Ainsi il avait été joué et sa défaite risquait d'entraîner celle de l'Allemagne, de cette Plus Grande Allemagne pour le triomphe de laquelle il s'était chargé de tant de crimes, de tant d'ignominies !...

A aucun prix il ne fallait que ses adversaires fissent usage de ces documents.

Dompson les souffrances atroces qui le torturaient, le moribond eut encore l'énergie de donner ses instructions à Remonio : il fallait reprendre, coûte que coûte, les documents, il fallait punir cette Alsacienne maudite et ce lieutenant yankee, dont les efforts risquaient d'anéantir les plans qu'il avait ourdis contre l'Entente.

Enfin, si l'on devait échouer, il fallait qu'au moins l'on vengeât sa mort.

Ce fut le dernier mot qu'il prononça, ce mot que toute sa vie ce tourmenteur casqué de la Justice et du Droit avait eu sur les lèvres.

Le colonel von Glockau, du service des renseignements secrets, avait cessé de vivre.

Aussitôt, le corps fut enlevé et chargé sur un cheval : les fidèles de l'insurrection mexicaine ne voulaient pas que l'ennemi pût se glorifier de semblables dépourvus. Le temps de disposer des mines dans l'habitation pour le cas où il prendrait fantaisie aux Américains de revenir, et l'on partit.

Mais la petite troupe n'était éloignée à peine de quelques centaines de mètres qu'elle se trouva assaillie à l'improviste par un important groupe de cavalerie américaine battant l'estrade sur l'arrière du corps en retraite du général Carrington.

Après une mêlée assez vive, et tandis qu'explosaient les mines de la Gran Sonora, les insurgés

(Voir la suite au dos).

prenaient la fuite, abandonnant le corps de leur chef à l'ennemi qui s'en empara comme d'un drapeau...

XXXVI

DÉNOUEMENT PRÉVU

C'était trois semaines après ces événements ! En sortant de l'hôtel du sous-scrétairer d'Etat pour la guerre, les trois jeunes gens avaient de la joie plein le cœur.

Connaissance leur avait été donnée, en effet, d'une dépêche officielle reçue à l'instant même et relatant le vote par lequel le Congrès avait ratifié le message du président Wilson, message qui conclut à l'entrée en guerre des Etats-Unis.

Maintenant que, leur devoir accompli, ils pouvaient penser un peu à leur bonheur, Bob et Suzy devaient gagner New-York où le commandant Wickley les avait précédés.

Peut-être, s'ils n'eussent été absorbés dans une mutuelle contemplation, se fussent-ils aperçus qu'ils paraissaient observés avec soin par un trio d'individus à physionomies inquiétantes.

En même temps que nos amis, ces gens-là étaient montés dans le train et derrière eux, alors qu'en automobile ils gagnaient l'hôtel, ils avaient suivi le même itinéraire...

Un moment, ils se concertèrent sur le trottoir, durant que Bob et ses compagnes choisissaient leurs appartements ; puis, quand ils les eurent vus quitter le hall, deux de ces personnages franchirent à leur tour le seuil, laissant le troisième au dehors faisant le guet tout en causant avec le chasseur.

Dans le hall, cependant, les deux autres avaient, eux aussi, choisi des appartements, après, toutefois, avoir consulté la liste des voyageurs.

Ensuite, ils avaient pris place dans des fauteuils un peu à l'écart et causaient à voix basse :

— Voulez-vous, Kreicht, mon garçon, en nous logeant près d'eux, il nous sera possible de nous introduire chez ce maudit lieutenant et de subtiliser les papiers...

— ...En admettant qu'il les ait toujours en sa possession, mon vieux Hoffmann ; mais je n'ai guère confiance depuis que nous les avons vus aller au Secrétariat de la guerre.

— Aussi a-t-on idée de l'imprudence de Glockau !... Confier des pièces aussi importantes à ce Moralès...

— Trop tard pour récriminer... Ce qui est fait est fait !...

— C'est ce qui reste à faire qui est inquiétant.

Kreicht ajouta d'une voix haineuse, en montrant un revolver qu'il venait de faire passer de la poche de son pantalon dans celle, intérieure, de sa jaquette :

— Quant à moi, je ne connais que ma consigne : abattre cette damnée Alsacienne dès qu'elle passera à portée... Pour ce qui est des papiers, ça vous regarde... Moi, aussitôt mon coup fait, je saute dans l'auto qu'Hendrick surveille et je cours...

Son compagnon, en ce moment, lui dit :

— Tenez, les voici.

Rutledge, en effet, venait d'apparaître en compagnie du commandant et se dirigeait vers la porte tout en causant :

— Voulez-vous, lieutenant, expliquait Wickley, je tiens absolument à ce que ce soit vous qui fournissons au sénateur Moor les renseignements dont il a besoin pour l'article qu'il veut envoyer au New-York Herald, relativement au vote du Congrès !...

— Mais, commandant, vous êtes aussi bien que moi à même de dire ce qu'il y a à dire.

— Possible, mais le sénateur a, en outre, une nouvelle à vous annoncer...

Intrigué, le jeune officier avait hâte, on le comprend, d'être arrivé et il ne fut pas peu surpris de l'accueil chaleureux qui lui fut fait par l'homme important qu'il venait visiter.

Sur l'invitation du sénateur, Rutledge dut faire en détail le récit des événements dont le concours avait permis de mettre la main sur les pièces convaincantes dont s'était éclairée la religion du président Wilson.

Comme le jeune officier achevait son récit, le sénateur Moor reçut un pli que, tout joyeux, il s'empressa de mettre sous les yeux de ses visiteurs.

C'était d'abord avis de la nomination de Wickley au grade de major-général.

Ensuite, le lieutenant Robert Rutledge, nommé capitaine, était attaché à l'état-major qui allait être envoyé, sous les ordres du général Pershing, en Europe pour suivre sur place les différentes phases de la guerre et préparer l'arrivée des premières troupes américaines.

— Voilà, messieurs, ce que je tenais à être le premier à vous apprendre, conclut l'homme politique en prenant congé des deux officiers.

Et plus particulièrement à Wickley :

— Soyez mon interprète auprès de miss Morton pour lui dire combien je suis heureux de son pro-

chain mariage et lui annoncer que je me ferai un plaisir d'aller moi-même lui présenter mes vœux le jour où elle deviendra Mme Rutledge.

Comme ils franchissaient le seuil de l'hôtel, une double détonation retentissait et, d'une galerie qui surplombait le hall, deux corps venaient s'écrouler sur le tapis.

En même temps un individu se ruait vers la sortie, bousculant les gens pour se frayer passage jusqu'à la rue...

Il traversait la chaussée en courant dans la direction d'une auto qui stationnait là, semblant attendre, lorsque Bob, précipité sur ses traces, lui



envoyait au jugé une balle qui le couchait sur le pavé où la foule, furieuse, le lyncha.

Celui-là, c'était Kreicht qui, conformément aux instructions reçues au lit de mort du colonel von Glockau, venait d'agir.

Hoffmann, lui, était demeuré dans le hall, s'empressant hypocritement, au milieu des voyageurs stupéfaits, autour des victimes de ce drame rapide.

Ah ! la main du meurtrier n'avait pas tremblé. Dès qu'il avait vu paraître sur la galerie celle que, d'un ton haineux, ils appelaient « l'Alsacienne », il avait fait feu...

Sans doute, l'Arbi, qui se trouvait à côté d'elle, avait-il surpris le mouvement ; car, obéissant à son instinct de terre-neuve, il s'était jeté au-devant de la jeune femme et avait reçu le coup à sa place.

Mais ce dévouement n'avait pas sauvé la malheureuse qu'un second coup avait atteint mortellement.

Suzy, que le chasseur de l'hôtel était accouru prévenir, s'efforçait, agenouillée près d'elle, de lui donner espoir ; mais la jeune fille murmura dans un souffle :

— Non..., c'est la fin... Et c'est mieux ainsi ! Qu'eussé-je fait d'une vie souillée par ce misérable !...

Elle eut la force de plaisanter pour dire, faisant allusion à l'élégante toilette dont elle s'était parée pour assister au grand dîner qui se donnait en l'honneur des fiancées de miss Morton et du capitaine Rutledge :

— En tout cas, le bon Dieu ne pourra pas dire que je ne me suis pas mise en frais pour lui faire visite...

Ce furent ses dernières paroles et elle expira entre les bras de Suzy éplorée, tandis que l'on emportait l'Arbi sans connaissance.

**

Vu l'imminence du départ pour la France de la mission américaine à laquelle était attaché le capitaine Rutledge, on avait dû avancer le jour du mariage ; et ce jour-là était enfin arrivé.

Dans son appartement, Suzy, jolie à ravir dans ses atours de satin et de dentelle, attendait l'arrivée de son fiancé pour s'en aller rendre visite au pasteur, avant que de rejoindre les invités qu'une fête brillante réunissait dans les salons de l'hôtel. Radieux de bonheur, Bob arriva, aussi élégant dans son habit de bonne coupe que dans son sévère uniforme.

— Ma Suzy, que vous êtes mignonne et que Dieu est bon d'avoir créé une aussi ravissante girl !

Il la saisit, toute rose de contentement, et la serra contre sa poitrine...

Elle poussa un léger cri, s'étant meurtrie à un corps dur qu'il portait dans la poche intérieure de son habit.

C'était son revolver ; il le montra en s'excusant.

— Oh ! Boby ! plaisanta-t-elle, qu'avez-vous besoin d'un browning un jour comme celui-ci ?...

— Vieille habitude de Texas-Ranger, répondit-il en riant.

Et il ajouta, plaisantant :

— Un mari qui adore une femme aussi jolie que vous, ma chère Suzy, doit toujours être prêt à faire le coup de feu pour défendre son bonheur.

Et ils partirent rayonnants, ayant hâte que le pasteur les eût enfin unis l'un à l'autre, pressés ensuite d'aller montrer leur bonheur à la foule brillante qui les attendait.

Une seule tache à cette journée si joyeuse : l'Arbi, non encore guéri de sa blessure, serait absent et Suzy en éprouvait un vrai chagrin.

— Songez donc, disait-elle à son mari, notre bonheur est un peu son ouvrage.

— Et il m'a bien recommandé tout à l'heure, quand je suis allé lui serrer la main avant de vous rejoindre, de veiller sur vous, Suzy, déclara Rutledge... Le sort de cette malheureuse Alsacienne lui inspire des craintes...

— Oh ! riposta la jeune femme amusée, au fond, l'Arbi n'a jamais été qu'un trembleur...

— Un trembleur !... oui, quand il s'agit de sa miss Captain !... fit gravement le jeune homme.

Cependant l'auto les avait déposés au seuil de l'hôtel et ce fut au milieu d'une haie d'amis et d'admirateurs qu'ils firent leur entrée dans les salons où déjà le major-général Wickley les avait précédés.

Soudain, comme Suzy se retournait, elle aperçut, à l'autre extrémité de la pièce, un bras tendu, armé d'un revolver, dans la direction de son mari.

Instinctivement, poussant un cri d'alarme, elle se jeta en avant, au moment même où une détonation éclatait.

— Suzy, ma chérie, vous êtes blessée ! s'exclama Rutledge en la prenant dans ses bras.

— Ce n'est rien, répondit-elle en le repoussant et en secouant sa main droite dégoustant de sang...

Mais, en même temps, elle plongea sa main gauche dans la poche intérieure de l'habit de Rutledge et, saisissant son revolver, faisait feu sur le meurtrier...

Et comme on lui faisait compliment de son énergie, Mme Rutledge riposta, avec entrain :

— C'est l'Arbi qui m'a mise au port d'armes, comme il dit !... Que penserait-il s'il voyait flancher miss Captain ?

FIN

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 22 mars.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un nouveau roman de JEAN DE LA HIRE :

LA FOLIE D'UN ROI
qui sera le pendant de L'ARCHIDUC SANGLANT, publié avec succès l'année dernière.

LA FOLIE D'UN ROI
est le récit dramatique et passionnant de la mort de Louis II, roi de Bavière. Mort tragique et mystérieuse, qui n'avait pas encore été élucidée et dont Jean de La Hire a pu connaître toute la ténébreuse intrigue, due à la criminelle imagination et à la duplicité de Bismarck.